

XYZ. La revue de la nouvelle

Fragments d'une vie minuscule

Adina Balint



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Balint, A. (2016). Fragments d'une vie minuscule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 7–11.

Fragments d'une vie minuscule

Adina Balint

J'E VIS SEULE dans un petit appartement que j'occupe depuis une quinzaine d'années. J'ai travaillé dans un bureau, puis j'ai vécu d'articles sur des expositions d'art que m'achetait un magazine qui a fini par cesser de paraître. À présent, je suis vendeuse dans une librairie francophone. J'ai quarante-quatre ans, ce n'est pas vieux, mais je ne suis plus jeune. Mon père est mort d'une attaque, ma mère a laissé passer plusieurs années avant de tomber malade d'un cancer et de me quitter l'automne dernier.

J'avais beaucoup d'amis à vingt-cinq ans, j'en ai toujours, en moins grand nombre, peut-être de moins bonne qualité, pourtant ce sont les mêmes. Avant, quand j'étais gaie, j'étais plus gaie qu'aujourd'hui lorsque je le suis. J'étais capable aussi d'une tristesse plus profonde, plus désespérée. À l'heure actuelle, quand je suis triste, je sais que je traverse un état passager. J'attends avec sérénité la suite des événements, le passage des heures.

Je suis souvent seule chez moi. Je mange à la cuisine, je fais la vaisselle sitôt le repas terminé (je n'ai pas de lave-vaisselle). Puis, la conscience tranquille, je vais m'allonger sur le sofa pour lire mon livre ou *The Economist*. Souvent mon téléphone sonne, je parle plusieurs minutes avec une connaissance quelconque. Nous nous donnons parfois rendez-vous quelque part dans le quartier pour déjeuner le lendemain, ou nous raccrochons en nous promettant de nous rappeler la semaine suivante.

Il y a longtemps, j'amenais des hommes ici, qui ne repartaient qu'au matin après un petit-déjeuner pris en commun. Certains revenaient, d'autres pas. Il est arrivé qu'un d'entre eux vive chez moi pendant onze jours. Si le hasard l'avait voulu, j'aurais pu me marier, fonder une famille. Aujourd'hui, je n'ai presque plus de relations masculines, et je dors seule toute l'année.

Je me couche de plus en plus tôt, je me mets un oreiller sur le visage pour être sûre de ne pas avoir la moindre clarté dans les yeux. J'essaie de m'imaginer dans une autre vie, avec un homme d'ailleurs, les enfants établis. Je me vois libre avec tout mon temps devant moi comme un champ infini. Je crois que je vais m'endormir, et rêver. Mais dès que l'homme me rejoint, je sens que je ne peux plus rester là, allongée, offerte, amante désignée.

Je quitte la chambre, je m'assois à la cuisine. Je passe un coup d'éponge sur la table couverte de miettes, je me dis que je rate ma vie. Je bois un verre d'eau pour me rafraîchir, tant je me sens brûlante de confusion. À quatre heures du matin, je me recouche. Je ne dors pas, je me lève encore. Je me dis que je pourrais écrire ou dessiner, mais je ne vois pas quoi. Je regarde par la fenêtre du salon. Il n'y a rien à voir dans la rue. Je me remets au lit, je n'en bouge plus jusqu'au matin.

L'été dernier, j'ai fait la connaissance d'un homme. Nous avons fait l'amour à sa maison. Nos ébats terminés, je suis rentrée chez moi, il pouvait être trois ou quatre heures du matin. Je l'ai rappelé la semaine suivante, il a été très évasif quant à l'éventualité de nous revoir.

Les hommes n'ont jamais été la chose la plus importante dans ma vie. Je leur préfère une soirée en solitaire. Je trouve que le temps passe très vite : il suffit de s'asseoir dans le fauteuil, de regarder la fenêtre de loin, ou le mur, et déjà une heure s'est volatilisée. Jusqu'à la trentaine, les années étaient longues à s'écouler, mais après, elles se sont mises à débouler en avalanche.

Quand j'étais plus jeune, j'avais l'ambition de devenir une grande photographe, ou n'importe quoi de grand. Je ne suis pas aigrie, ni déçue. Je suis heureuse de travailler dans cette librairie, j'ai des contacts intéressants avec les vieilles lectrices du quartier. Elles me réclament des ouvrages rares, parfois des livres étrangers dont je dois passer la commande. Nous discutons de la température, des spectacles au Cercle

8 Molière, de recettes de tartes, et nous nous écoutons avec

une attention réciproque. Je ne les envie pas, elles sont désenchantées, et elles se jalourent comme des enfants.

Il m'arrive de me retrouver seule dans le magasin durant une heure ou deux. Je reste assise derrière le petit comptoir à laisser ma pensée flotter librement. Je me dis que ma tête est remplie de cellules qui n'ont rien à se dire. J'ai conscience de la table où sont rangées les nouveautés, de la vitrine, des gens sur le trottoir, de tout ce va-et-vient de voitures qui traversent le pont Provencher, le quartier de la Bourse, jusqu'aux banlieues. Je me lève, je me poste devant la vitrine pour voir s'il se passe rien d'intéressant dans la rue. Je me demande si à ma place d'autres ne sombreraient pas dans les abîmes du désespoir où on serre entre ses bras le suicide comme une ultime issue.

Le soir, je passe au supermarché avant de rentrer. Pendant mon dîner, j'imagine que je pourrais partager la vie d'un homme. Nous nous installerions face à face, avec le plat contenant des légumes posé entre nous comme une ligne de démarcation. Nous alternerions bouchées et paroles. Il me dirait que son bureau est toujours aussi mal aéré, je lui demanderais si en définitive la banque allait nous accorder ce crédit pour changer la moquette. Nous boirions des verres d'eau, des gorgées de jus de canneberge, et nous terminerions le repas par un panier de fruits et des carrés de chocolat noir. Il téléphonerait à sa mère, j'écouterais la conversation en feuilletant un magazine pour avoir l'air occupée. Quand nous serions au lit, il se passerait entre nous quelque chose de rapide et convenu, ou alors rien. Le matin, nous monterions chacun dans notre voiture et partirions vers notre travail respectif.

Je ne serais pas plus heureuse. Si nous avions des enfants, ce serait une course sans fin pour venir à bout de leur éducation et de leurs besoins. Je me vois debout devant la baignoire à les savonner, les rincer, les sécher à toute vitesse pour qu'ils ne prennent pas froid. Plus tard, nous serions obligés de les aider avec les devoirs, de leur apprendre à bien écrire le français, et nous aurions des insomnies quand leurs résultats scolaires ne seraient pas brillants. Ils se marieraient, 9

ils manqueraient d'argent, nous nous casserions la tête pour les aider. Ensuite, leur propre enfant ne nous serait peut-être pas sympathique, nous devrions nous en occuper pourtant presque chaque fin de semaine, et le garder chez nous les jours où les enseignants seraient au cours de perfectionnement.

À l'occasion des quatre-vingts ans de mon homme, nous nous apercevriions que toute notre vie se serait passée comme si de rien n'était à cause des enfants. Nous n'aurions jamais pu faire le moindre petit voyage, ou acheter un objet ou un vêtement un peu cher qui nous aurait fait plaisir. Nous n'aurions même pas pu goûter le plaisir simple de lire quelques pages dans l'appartement silencieux, tant nous aurions été épuisés à l'heure où ils dormiraient enfin. Nous regretterions de n'être pas restés un couple sans enfants.

Quand même, il m'arrive de me sentir vraiment seule, surtout quand je constate encore une fois que la boîte de courriels se rétrécit avec le temps. Il est naturel de perdre certaines personnes de vue, mais, lorsque j'étais jeune, je me faisais de nouveaux amis qui compensaient largement le déficit. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. À ce rythme, dans une vingtaine d'années, je ne connaîtrai plus personne.

Ma vie n'a aucun but. J'avance, mais je ne me dirige vers rien. Être célibataire n'a pas de sens, et un mariage n'en aurait pas non plus.

Parfois, en montant l'escalier, en buvant un thé, ou en étant assise devant le même plat de pâtes que la veille, je sens soudain que je suis enfermée dans ma vie comme dans une bouilloire blindée et que je n'en sortirai que morte. Je ne peux mener que cette existence-là, aucune échappée n'est possible, aucune distraction, aucun écart. Il en est de même pour n'importe qui d'autre sur la planète. Les gens vivent tous claustrés comme moi dans des exigences rigides, encadrés par des horaires, pareils à ces œuvres d'art contemporaines en forme de cube où un objet coloré est emprisonné dans un bloc de cristal.

Je devrais me contenter du bonheur d'ouvrir la fenêtre le
10 matin (quand il ne fait pas -30 !), de rester quelques secondes

à respirer l'air frais au soleil. Je pourrais avoir un bac de fleurs, un petit arrosoir ridicule en plastique vert. J'échangerais un signe de la tête avec la concierge qui brosse son chien sur le balcon. Je regarderais la rue, je remarquerais un nouveau sans-abri inconnu sur les marches de l'immeuble d'en face. Je fermerais les yeux, je verrais la librairie, avec les rayonnages flous, les cartes de vœux, l'ombre d'un client qui ouvre un livre sur une table, et une figurine derrière la caisse qui me représenterait. Je saurais déjà qu'il ne se passerait rien de la journée, qu'aucun événement ne la modifierait, que le soir je me coucherais identique à celle que j'étais la veille à la même heure.

Le lendemain, je me réveillerais en sursaut à six heures et demie. Il serait trop tôt, la concierge du troisième étage ne serait pas encore sur son balcon. J'observerais le jour se lever et une voiture tombée en panne au milieu de la rue. Je remarquerais le reflet rougeâtre du soleil, je refermerais la fenêtre. Je m'habillerais, je sortirais. Je m'enfoncerais dans la journée comme dans un tunnel. Je rentrerais le soir. J'aurais accompli la prouesse d'avoir gardé les yeux ouverts depuis l'aube, mais là, dans la solitude de mon salon, étendue sur le sofa, je laisserais retomber mes paupières. Je me verrais dans cette pièce, sur ce lit, personnage pitoyable, mon double, après lequel je courrais sans parvenir à le rattraper pour l'écraser comme un moustique.